

---

## Brèves littéraires

*Brèves*

# L'homme-arbre

Lyne Meilleur

---

Number 55, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5062ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Meilleur, L. (2000). L'homme-arbre. *Brèves littéraires*, (55), 145–150.

## LYNE MEILLEUR

### *L'homme-arbre*

Il est là ! Immuable comme la forêt qui le porte en son ventre ainsi qu'une mère jalouse. Son dos large et nu s'appuie contre le tronc du gigantesque sapin baumier. Il est d'un vert qui choque dans tout ce gris d'octobre. De sa longue chevelure obscure, liée par un lacet en cuir d'original, s'échappent quelques cheveux que la brise d'automne appelle et qui s'agrippent à l'écorce verdâtre, comme mousse-fougère.

Son jean déboutonné révèle une fine ligne de poils qui se perd dans le secret du tissu délavé. Il enserre ses hautes jambes, dont l'une est repliée comme une branche étonnante sur la base de l'arbre. Une main gonfle la poche, tandis que l'autre palpe la résine dégoulinante. Ses pieds sillonnés de veines-racines bleues, taquent distraitemment un champignon blanc.

Il se colle au conifère. Troncs jumeaux, frères de sève. Difficile de déterminer où commence la chair, où finit l'écorce. L'homme respire l'air alourdi de parfums végétaux et ses yeux sont grand ouverts. Des yeux de nuit, silencieux, sans lumière. Des yeux à s'y perdre à jamais.

Pour la cent cinquième fois, je m'immobilise juste avant de poser le pied sur la racine contrefaite du vieil érable moribond. L'été indien souffle son haleine tiède. Le vent doux détache les dernières feuilles de la forêt en deuil, allumant un incendie sur le sol, malgré l'été trompeur. La hache blesse mes mains, je la dépose sous l'érable.

Cet homme-arbre, immense comme la forêt de mon pays, dans ma tête pleine de lui, avec ses feuilles qui poussent et s'éparpillent dans toute mon âme, comment l'atteindre ? Le toucher ? Me faire tempête pour déraciner ses jambes plantées dans la terre noire ? Me faire orage tonitruant, éclairs déchirants pour détourner son regard d'aveugle qui ne regarde qu'en lui-même ? Pour la cent cinquième fois, j'exhale un regret poignant, tenace comme la résine qui s'agglutine sur ses doigts.

Mes mains se tendent et j'avance vers lui. Je le sais, il a entendu mes pas. Il est la forêt, tous sens en éveil, mais il ne bouge pas, à peine une crispation de la mâchoire et encore... Peut-être l'ai-je imaginé ? Le désir dessine de troublantes illusions.

— Élie, je suis là...

Un frémissement au creux de l'homme-arbre. Il se tourne vers moi, sans s'arracher au tronc qui le retient par ses cheveux, sa main, son pied, sa peau. Ses yeux ne me regardent pas, me traversent, m'ignorent.

— Oui...

Je me meurs de désir. Désir de sortir l'homme de sa léthargie ; de forcer son regard, le river au mien, qu'il connaisse l'amour qu'il tue par son inerte indifférence. Désir d'éveiller son désir qui le fait vibrer pour un instant sous mes doigts comme les cordes d'une guitare. Entendre la musique de son cœur.

Je clos mes paupières sur le jour et j'imagine l'amour. De mes mains ruissellent des rivières de plaisir. L'homme se tend vers l'orage, dévoré par une soif inextinguible, je referme les doigts, retiens l'ondée, assèche sa peau. J'entends son « je t'aime » sonore, mendiant. À cet instant, je me redresse puissante, et piétine le sol de sa maudite forêt :

— Moi, je ne t'aime pas !

Je le foudroie, l'abats de désespoir et fais jaillir de cette plaie béante, une sève amère et inconnue. Je savoure les larmes dans ses yeux d'aveugle, m'en repais, m'étourdis de mon pouvoir, moi qui n'ai rien que mon cœur de femme et mon ventre d'amante. J'ai toujours confondu l'amour et le désir.

Un piaillage de corneille me fait revenir au jour et chasse cette image délicieuse de l'homme-arbre qui pleure. Il est toujours là, près de moi. Si loin de moi, que je meurs de son absence. Pour la cent cinquième fois, je tends la main vers sa peau qui palpète. Aujourd'hui peut-être le verrai-je émerger de son enveloppe comme le fruit du gland. Doux et bon.

Je caresse son torse ferme, parsemé de mousse moelleuse, noire. Effleure le sein qui se durcit malgré lui, animé d'une vie propre. J'écoute l'oreille au bout des doigts, son cœur qui s'accélère, qui le trahit. Il sent ma caresse. Je me colle à lui, polypore aimant, presse mon ventre contre son sexe de bois.

Voilà l'instant que j'aime. Moi, je puis faire naître son désir, être maîtresse de sa jouissance, de son abandon. Je l'attire à moi en entourant son cou qui ploie de mes bras en arceaux, comme deux branches souples, guettant dans ses yeux une lumière qui ne s'allume pas. Je le tire au sol. Nous nous couchons dans la terre, mêlant nos odeurs aux feuilles pourrissantes. J'entends le vent dans la forêt dénudée. Ou est-ce sa respiration ?

Je me jure de garder les yeux ouverts quand la vague de plaisir viendra nous prendre, nous noyer, pour en observer les effets dans son regard. Guetter la lueur...

Sa main rêche, pesante, caresse mon ventre qui s'arrondit. Sa bouche est dans mon cou, sur mes lèvres. Sa langue me possède, m'unit à son souffle. La vague s'approche dans un roulement de tonnerre, s'élève gigantesque. Je tremble, accrochée à mon arbre de chair. Elle me noie, embrouille mon regard. Et j'oublie de regarder ses yeux, d'écouter sa respiration. Je roule dans la vague, seule ou avec lui, je ne sais plus. Le plaisir me plonge dans l'inconscience, endort ma mémoire.

Je repose dans ses bras chauds et forts, calme. Mes doigts, comme des ailes d'oiseaux, effleurent sa bouche ferme, son nez légèrement busqué... et puis je me souviens. Ses pupilles m'ont-elles regardée ? Je cherche, j'en creuse les profondeurs. Rien.

— Regarde-moi, regarde-moi, l'implorai-je doucement pressante.

Les deux billes noires quittent la cime du sapin baumier, frôlent le ciel de mes yeux gris de douloureuse supplication. Sa bouche esquisse un sourire contrarié :

— Voilà ! T'es contente ?

« Mon bel homme-arbre, prisonnier de ton écorce d'indifférence, comme tu me blesses. Mes mains débordantes d'eau vive ont calmé ton égoïste désir, mais mon cœur au bout de mes dix doigts n'a point réussi à craqueler l'écorce. »

Une pluie triste, stérile, tombe sur mes joues crispées de désespérance et brouille la forêt. « Pourquoi ne me regardes-tu pas ? Je t'aime ! » hurlai-je en moi-même.

Et soudain, je comprends. Je comprends que l'arbre n'est pas reconnaissant envers le ciel qui le réchauffe et abreuve ses pores assoiffés. Pas plus qu'il ne l'est envers la terre qui l'a élevé et le nourrit. L'arbre est.

Une fureur violente s'empare de moi. Je m'arrache à ses bras et cours vers le vieil érable sans m'arrêter. Parvenue sous ses branches amputées par la foudre, je me retourne. Élie n'a pas bougé, étendu sur son lit de feuilles rousses.

Sans le quitter des yeux, je respire profondément et j'empoigne la hache qui se fait légère, complice, dans mes mains. La soulève, la porte à bout de bras, à bout de cœur. Une tempête mauvaise se déchaîne en moi. J'avance à pas mesurés. Il est toujours immobile. Dans un grand « han » de colère, je plante la hache dans le tronc du sapin baumier et je frappe, frappe. J'entends Élie hurler :

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, t'es devenue folle ?

Il tente de retenir mon bras. Alors je me retourne en le menaçant de ma hache. Pour la première fois, son regard se lève sur le mien et mes yeux lui font peur. Il recule. Je frappe, frappe encore jusqu'au cœur du sapin, révèle à la lumière la chair odorante. Il s'écroule enfin dans un long gémissement joyeux. Un nuage cache le soleil. Les oiseaux se sont tus. Le vent ne vole plus. Une grande paix se fait en moi. Je jette la hache au loin et contemple, méprisante, ce grand corps d'homme secoué de frissons, qui ne sait plus où poser sa douleur. Déraciné.